

Discours d'inauguration du buste de la Bienheureuse Jeanne Emilie de Villeneuve¹, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de l'Immaculée Conception, en l'église d'Arfons le 29 mai 2010.



Emilie de Villeneuve 1811-1854
Source Wikipedia.

« Mémoire du Couvent bleu d'Arfons. »

Mr l'abbé Philippe Bastié m'a demandé de faire mémoire de la vie de nos sœurs à Arfons, en ce jour où nous réunissons pour remercier Dieu de tout ce qui a été réalisé par Emilie de Villeneuve sa servante.

Pour cela, je me suis servie du livre du chanoine Ribet.
Voici ce qu'il nous dit :

« Une pieuse veuve de ce village d'Arfons, touchée des doléances du pasteur de la paroisse sur les désordres et défaut d'éducation donnaient lieu parmi les jeunes filles, entreprit d'y remédier en appelant les sœurs de l'Immaculée Conception de Castres. Elle leur offrait une maison et un jardin, pour y installer trois sœurs qui feraient l'école aux jeunes filles, visiteraient les malades et s'occuperaient de l'église et de la sacristie.

Le désir et l'espoir du bien, plutôt que les charmes de la situation, décidèrent la fondatrice à accepter la proposition. Le 16 mars 1846, avec l'agrément de son conseil, elle désignait la

¹ **Jeanne Emilie de Villeneuve** (Toulouse, 9 mars 1811 – Castres, 2 octobre 1854) est une religieuse catholique française. Elle a fondé en 1836 la congrégation de Notre-Dame de l'Immaculée Conception de Castres. Cette Congrégation compte actuellement sept cent religieuses et œuvre dans 16 pays, où elle a une ample activité sociale avec quelque cinquante collèges dans lesquels sont inscrits chaque année environ 35 000 jeunes. Elle gère plusieurs maisons d'enfants abandonnés, est présente aussi dans des hôpitaux et se met au service de familles en difficultés. À Rome elle dispose d'une résidence pour l'accueil des pèlerins. Jeanne Emilie de Villeneuve a été béatifiée, le 5 juillet 2009, à Castres (France).

sœur Angélique Rahoux comme supérieure de l'établissement et lui remettait sa lettre d'obédience pour l'ouverture de l'école. L'installation des religieuses eut lieu le 25 du même mois.

Dans ces lieux écartés, que les médecins n'abordent guère que dans les cas extrêmes ; la visite des malades constitue un bienfait inappréciable. Les sœurs ont des spécificités pour les petits maux ; par les premiers soins elles conjurent les complications graves, et quand ces dernières se produisent, elles suppléent le médecin en attendant sa venue.

Dès le commencement, la population a aimé et honoré les sœurs. Elle ne menace de se fâcher que lorsqu'on lui retire celles qui sont plus populaires, comme cela arriva pour la première supérieure, la mère Angélique, pour sœur Isabelle, qui s'était fait une réputation dans l'art de soigner et de consoler les malades pour la sœur Saint-Jérôme, surtout, qui avait enfin obtenu d'être envoyée en Afrique, et dont le départ mit le pays en révolution. » (fin de l'article de M.Ribet).

Témoignage de Sœur Scholastique :

Le 3 août 1903, la communauté d'Arfons, sous la pression des lois Combistes doit fermer ses portes.

Le 1^{er} septembre 1903, une députation arfontaise est venue essayer de reprendre les sœurs. Trois jeunes filles descendues de la montagne pour passer la journée au Couvent, ont obtenu de reprendre sœur Paule Bide et ont fait une entrée triomphale dans le village. Des religieuses la rejoignent. En 1917, le décès des sœurs Paule et Cécilia oblige le retrait de la communauté. La maison fut rouverte le 29 juin 1926.

Trois sœurs furent désignées ; Mère Saint-Jérôme Delpuech, vaillante missionnaire qui après de longues années passées au Sénégal, était rentrée en France pour raison de santé, et deux jeunes sœurs qui allaient retrouver des forces dans l'air pur de la Montagne : Sœur Saint-Urbain Viguier et Sœur Scholastique Doat.

Le lendemain Mère Sylvie Azais, venue avec le noviciat en promenade, va nous présenter à M.le Curé : accueil assez aimable mais réservé ; nous en saurons un peu plus tard la raison.... Nous demandons à M.le Curé de venir bénir la maison et de nous excuser du désordre qu'il y a encore. Très aimablement il nous répond : « *Je ne bénis pas le désordre, mais la maison et ses habitantes* ». Après cela il s'installe dans le petit parloir et nous dit le pourquoi de sa réserve le jour où notre Révérende Mère nous a présentées ; « *J'ai pensé, en vous voyant, mes beaux jours sont finis ! Ces deux sœurs si jeunes-nous avons à peine 26 ans- et cette supérieure si âgée-80 ans- je devrai sans doute aider à la bonne entente ; et voilà que, depuis que vous êtes arrivées je vous vois toujours aussi contentes et unies. Pas une plainte : cela prouve que dans votre Congrégation la charité fraternelle et la bonne entente règnent. Je suis donc content de votre venue parmi nous* ».

Un jour une maman vint nous demander de nous occuper un peu des jeunes filles, surtout le dimanche soir, afin de les empêcher d'aller au bal. Elles vinrent deux ou trois d'abord, puis huit ou dix et bientôt on essaya de former une petite chorale.

Ce fut ensuite une bonne grand-mère qui nous demanda de garder son petit fils, celui-ci avait deux ans et demi et n'était guère de cet avis. Il hurla une bonne heure avant de se résigner à rester avec la sœur. C'était un beau petit gars joufflu et bien portant, du nom d'Urbain. Il s'attacha si bien à la sœur qui portait son nom qu'il la suivait partout et pendant la lecture spirituelle, les mains posées sur ses genoux il ne quittait pas les yeux la sœur qui lisait à haute

voix. Après lui, ce fut Fernande, surnommée Nana, toute petite et dégourdie. Petit à petit ce fut une dizaine d'enfants qui nous furent confiés. La Mère s'en occupait avec amour...

Voilà ce que j'ai vu lors de la réouverture de notre maison d'Arfons, j'y suis restée un an...

Témoignage de Sœur Saint-Hippolyte, quelques années plus tard :

Je suis montée à Arfons pour les vacances en 1955. J'ai trouvé une paroisse organisée. Le curé M.Maurel avait fermé les jeunes filles à l'apostolat, les « céciliennes » de jadis sont maintenant « la vie montante ».

La communauté était dirigée par Mère Maria-Pia Galibert. Sœur Saint-Elie Guibert était infirmière ; je jour et de nuit elle portait secours là où il le fallait, même loin, à pied, seule ou, dans des occasions particulières, escortée par un habitant du pays. Sœur Théotime Gaurand s'occupait de la maison, de la cuisine, du jardin et de l'élevage des poules, lapins et cochon... Les dons en nature étaient abondants : nous étions véritablement du « pays ». Notre sœur faisait aussi le commerce des asperges et des fraises.

J'y suis montée pour y rester en 1960, j'ai donc pu me rendre mieux compte de l'œuvre.

En plus de ses fonctions d'infirmière, Mère Maria- Pia était sacristine. Le jeudi elle réunissait les enfants de l'école laïque pour leur enseigner un peu de couture.

Sœur Saint-Elie était devenue jardinière d'enfants. Il y avait environ 25 petits de 2 ans et demi à 6 ans. On travaillait bien ! Les enfants passaient à l'école sachant lire et écrire. M.le Curé faisait lui-même le catéchisme. Ce n'est qu'en 1966 que le nouveau responsable de la paroisse se déchargea sur la sœur du catéchisme des petits qu'assumera alors Sœur Saint-Victor Guibaud.

Les colonies de vacances nous apportaient mouvement et vie. Nous recevions dans le dortoir, les enfants du Calvaire. Les sœurs du pensionnat venaient nous aider. Il arriva même une année que la maison était tellement pleine que les sœurs ont du dormir au presbytère, inoccupé. Nous profitons de la présence des sœurs pour avancer les préparatifs de la kermesse annuelle ; en 1964, elle était destinée à la réparation de l'église. Nous avons également reçu, une année, pendant les vacances de Pâques, un groupe d'adolescentes handicapées légères ; elles avaient demandé à prendre chez nous leurs repas qu'elles préparaient elles-mêmes, encadrées par une monitrice..

Nous avons pris également des demi-pensionnaires, enfants de l'école laïque vivant trop loin pour rentrer le midi. Ce service a été demandé par M.le Maire ! Ils payaient 1 franc par jour ! Du coup, la Mairie nous a fourni du bois de chauffage et de cuisine et les gens du village nous aidaient beaucoup.

En 1963 et 1964 ce sont les harkis qui sont venus. Leurs enfants, inscrits à l'école, venaient chez nous pour le repas. La Mairie chauffa alors la maison au mazout. Ces gens là nous ont bien sûr remerciés : « Vous êtes les seules à nous avoir bien accueillis, comme des mamans !... » Bien sûr on respectait leurs coutumes de musulmans, quand les enfants mangeaient du porc, on n'en donnait jamais aux petits des harkis.

Les harkis resteront des amis... et Sœur Saint-Hippolyte leur doit d'avoir appris les rudiments des tannages des peaux de lapin, chèvre ou mouton à l'occasion...

Au départ de Mère Maria-Pia, en 1966, la communauté est rattachée à la maison mère et Sœur Euphrasie Pousthomis en devient responsable sur place. Les supérieures de Castres s'y rendent jusqu'au départ de Mère Marie Albert pour Lautrec.

A la même date, Sœur Saint-Victor Guibaud remplace Sœur Marcelle et assure le catéchisme et le jardin d'enfants.

Malheureusement le village se vide de ses jeunes.... En septembre 1985, les Sœurs se retirent.....



Ce document nous a aimablement été transmis par Jeanine Fournès.